

1

Myriam

1921

— Les vraies ballerines peuvent enchaîner vingt pirouettes!

J'ai quinze ans et l'imbécillité désinvoltée des adolescents. Vautré dans un fauteuil du salon, je joue les maîtres de ballet. Vêtue de son tutu rose, ses boucles brunes tirées en un chignon maladroit, Myriam se dresse sur la pointe de ses chaussons et se met à tourner sur elle-même. Soudain elle s'écroule, vaincue, au bord des larmes.

— Combien?

— Neuf!

— Oh Wil, je n'y arriverai jamais!

— C'est parce que tu regardes tes pieds, une vraie ballerine ne regarde jamais ses pieds, elle regarde droit devant elle.

Un petit sourire valeureux creuse des fossettes dans les joues rebondies de ma sœur. Myriam reprend sa posture, droite sur ses pointes, adopte un port de reine et recommence à tourbillonner.

— Une vraie ballerine sourit sans montrer ses dents.

Elle pince ses lèvres et virevolte de plus belle, puis s'arrête soudain, envahie par un doute :

— Et d'abord, comment tu sais tout ça ?

— C'est parce que je m'intéresse à la danse et que, plus tard, je serai critique de ballets.

Myriam acquiesce en silence. Elle me croit. Elle croit tout ce que je dis.

À huit ans, Myriam rêvait d'être une étoile. La danse, elle n'avait que ça en tête. Depuis ses cinq ans, elle suivait des cours de ballet classique à l'école de Tatiana Gabrilov, une ex-ballerine du Kirov, qui avait ouvert une académie très cotée au cœur de Leopoldstadt. Nos parents l'avaient encouragée sans réserve.

— C'est une bonne discipline, rigueur et grâce, disait mon père qui céda au moindre caprice de sa fille.

— J'aurais tellement aimé prendre des leçons de danse quand j'étais petite, soupirait ma mère qui adorait la valse.

Myriam suivait ses cours de danse avec une assiduité et une constance dont elle était loin de faire preuve à l'école, au grand dam de notre père. Elle travaillait sans relâche ses arabesques et ses entrechats et finit par se révéler une ballerine très convenable. À la maison, le vieux piano avait repris du service, ma mère jouait, Myriam dansait. D'abord très fiers des prouesses de leur fille, mes parents n'avaient plus vu d'un aussi bon œil cette passion quand Myriam avait commencé à devenir véritablement obsédée. Un jour, un peu trop ronde à son goût et pour les critères sévères de la Gabrilov, elle avait décidé d'observer un régime draconien pour ne pas

prendre un gramme, contrariant l'âme cuisinière de ma mère.

— Ressers-toi, ma fille, tu ne manges rien. Tu vas ressembler à un moineau déplumé!

— À un chaton passé sous la pluie, renchérisait mon père.

— À... une asperge, ajoutai-je pour ne pas être en reste.

— Ça suffit, rugissait Myriam. Je veux avoir l'air d'une ballerine, un point c'est tout. Comment pourrais-je enchaîner sauts et jetés si je pèse une tonne?

Des heures durant, enfermée dans sa chambre, elle travaillait ses étirements et corrigeait ses postures devant la glace de son armoire. Durant plusieurs semaines d'affilée, elle ne s'était déplacée dans l'appartement que sur ses pointes, vêtue de son tutu et de ses collants, en pirouettant de temps à autre. Elle se plaignait de sa crinière de boucles brunes qu'elle ne parvenait pas à discipliner. Pendant un temps, elle affecta de ne saisir les objets qu'entre le majeur et le pouce, les trois autres doigts dépliés en l'air telles les plumes d'un oiseau. De temps en temps, je surprénais un échange de regards mi-accablés mi-amusés entre mes parents qui prétendaient ne rien remarquer.

Ma sœur était de tous les spectacles de son école et figurait régulièrement en tête de distribution. Nous avions dû assister à maints ballets où des fillettes interprétaient avec une grâce de petits canetons des extraits d'opéras russes. Quand, à seize ans, Myriam annonça qu'elle voulait faire de la danse son métier, le front du refus parental fut unanime. Une fillette qui suit des cours de danse très bien, de là à avoir

une danseuse dans la famille... Il n'y avait pas loin de l'opéra au cabaret!

— Il vaut mieux envisager des études sérieuses qui te serviront plus tard, du droit peut-être, ou du commerce? suggérait mon père.

— De la littérature ou des langues? Tu es douée pour les langues, n'est-ce pas Myriam? insistait ma mère.

— Je veux être ballerine, s'obstinait ma sœur qui cherchait du regard un soutien de mon côté.

— Pourquoi pas les deux en même temps? Tu choisis des études qui te plaisent et tu continues la danse, comme ça si tu échoues d'un côté, tu te rattrapes de l'autre.

J'excellais dans l'art de ménager la chèvre et le chou. Champions de l'entre-deux, mes parents transigèrent: l'université contre la poursuite des cours de danse. Myriam capitula et se résigna. Je la soupçonnais de douter tout au fond d'elle-même de sa réelle capacité à devenir une étoile.

— Dans ce cas, je vais suivre une formation d'institutrice et des cours d'anglais. Comme ça, si je ne deviens pas ballerine, ça pourra toujours me servir quand je serai professeur de danse.

Qui eût cru, à ce moment-là, que le destin de ma sœur était déjà scellé?

L'imprimerie

1931

— Wil reprendra le flambeau, il sera la troisième génération d'imprimeur, clamait fièrement Jacob Rosenheck à qui voulait l'entendre.

Mon grand-père, Josef Rosenheck, avait créé cette entreprise florissante et prospère en 1850. Né à Kisvárda, une petite ville à la frontière de l'Ukraine, il avait fui la misère de sa Hongrie natale avec, pour tout viatique, l'enthousiasme de ses vingt ans, sa formation d'apprenti imprimeur et son physique d'athlète. Mon père avait transformé le modeste atelier en une entreprise moderne et prospère qui était sa fierté, l'accomplissement d'une vie. Ma destinée était écrite.

J'avais été initié au métier dès mon plus jeune âge. Tout petit, j'étais la mascotte de l'atelier. À peine sorti de l'école, je m'y faufilais et je passais de longs moments à observer avec convoitise les grosses rotatives sous l'œil bienveillant des ouvriers. J'étais fasciné par la puissance des énormes machines et la concentration de ces hommes durs au labeur. Je restais planté à les regarder, en attendant patiemment que, de guerre lasse, l'un d'entre eux cède à ma prière silencieuse. Il y en avait toujours un pour me

prendre dans ses bras et me faire actionner avec lui le levier de la presse ou m'aider à positionner des caractères typographiques dans le composeur. Je n'étais jamais aussi heureux que lorsque je traversais la rue pour rentrer à la maison, maculé de noir, brandissant fièrement une feuille à l'encre encore fraîche. Adolescent, j'avais pris l'habitude de donner un coup de main à l'atelier contre une modeste rétribution. En cas de grosse commande, mon père faisait appel à moi. C'était sa façon de m'apprendre la valeur du travail et de l'argent. Quand j'eus vingt ans, l'imprimerie n'avait plus aucun secret pour moi.

Mon père n'avait d'autre choix que de compter sur moi pour prendre la relève, car l'avenir de Myriam, de cinq ans ma cadette, était déjà sur des rails: de brèves études pour parfaire sa culture générale, puis un mariage avec un honnête bourgeois, un avocat ou mieux un médecin, et l'éducation de leurs enfants. Un avenir bien conventionnel car dans la famille Rosenheck, on n'avait pas une vision très moderne de la position de la femme au sein de la société.

Mon enfance s'était déroulée pendant les dernières heures de l'empire austro-hongrois dont la dislocation avait été un choc profond pour l'Europe. Nous vivions dans une aisance enviable grâce à l'imprimerie. Dans l'Autriche démocratique, la religion n'était ni un problème ni un tabou. Malgré nos origines hongroises et notre ascendance juive, ou peut-être à cause d'elles, mes parents s'étaient donné pour défi de réussir l'intégration de notre famille

dans la Vienne de ce début de siècle. Ni orthodoxes ni érudits, ils connaissaient bien les traditions et la culture juives. Notre mère, Esther, tenait à ce que nous n'oublions pas nos racines. Notre père était partisan d'une éducation laïque. Notre éducation fut un entre-deux : ni Myriam ni moi ne parlions yiddish, une langue que nos parents utilisaient entre eux quand ils ne voulaient pas être compris de nous, et si nous fréquentions la synagogue, ce n'était qu'à l'occasion de grands événements.

J'avais presque terminé mes études d'histoire de la littérature, de philologie et d'histoire de l'art, quand je me suis ouvert de mes ambitions auprès de ma mère qui me soutenait inconditionnellement, quoique trop discrètement à mon goût. Bien sûr, elle s'était abstenue d'en toucher mot à mon père dont elle craignait le caractère entier. Discrète et réservée, Esther était une femme d'un autre siècle, qui n'allait jamais à l'encontre des décisions de son mari. Elle s'était contentée de préparer sournoisement le terrain de ma rébellion par de vagues allusions. Lâchement, j'avais différé jusqu'à l'ultime limite le moment d'apprendre à mon père que l'avenir de l'« *Imprimerie Rosenheck et fils, tous types de travaux d'impression à façon* » ne passerait pas par moi. L'odeur de l'encre imprégnée dans les vêtements, les doigts maculés, la rumeur permanente des presses, les revendications des ouvriers, très peu pour moi. Je ne reprendrais pas les rênes de l'imprimerie. Je ferais tout pour échapper à ce destin. J'étais prêt à affronter ses foudres, sa déception, voire son mépris. Et, le cas échéant, à partir vivre ma vie loin du toit familial.

Mes diplômes en vue, je n'avais plus d'autre choix que de l'informer de ma décision.

J'avais longuement mûri ma stratégie pour affronter mon père. Une chose était sûre : ça n'allait pas être facile. Je connaissais son caractère despotique, sa détermination et surtout les espoirs qu'il fondait sur moi. L'imprimerie c'était toute sa vie. Il ne pouvait même pas imaginer que je puisse avoir une autre ambition. Ce soir-là, après le dîner, je l'avais invité dans un café, pour une discussion d'homme à homme. Il s'était plié de bonne grâce à ma proposition. À coup sûr, il croyait que j'allais lui annoncer un projet de fiançailles ou quelque chose de cet ordre-là. Tout guilleret, il m'emmena dans un petit café du quartier où il avait ses habitudes. C'était un endroit bien moins raffiné que les cafés littéraires du centre que je fréquentais, mais on s'y sentait un peu comme chez soi. Nous eûmes du mal à nous frayer un chemin dans la salle enfumée et bruyante bourrée de joueurs de tarot et d'échecs. Des signes de tête ici et là saluaient notre progression. Mon père était un notable respecté dans le quartier. Nous investîmes une table qui se libérait au fond de la salle. Mon père commanda d'autorité deux schnaps.

— Alors Wilhelm, de quoi voulais-tu me parler ?

Wilhelm ! D'habitude c'était Wil. Mon père ne m'appelait Wilhelm que dans les circonstances solennelles. Je le regardai en biais, gêné. Les coudes sur la table, les poings fermés sous le menton, il penchait légèrement vers moi son visage bourru, prêt à recevoir mes confidences. Deux rides s'étaient creusées sur son front.